

La daine

et autres nouvelles



Opération Pop-corn
Boesmansgat
Le fragmenté

Philippe PAUL-HENRI

Extrait : LA DAINE

pas de promenade, elle est arrivée dans le sillage du rocher. Les yeux de Pablo et les oreilles de Danzarin la suivaient, mais aucun des deux n'avait bronché, ils s'étaient compris sans rien faire, de l'homme au cheval et du cheval à l'homme, tout passait par des voies inconnues. L'un voyait le repas de *navideñas* pour toutes les familles des cavaliers, l'autre sentait venir la poursuite, la course, la danse.

Ils étaient tous deux prêts.

Ils attendaient le signal.

Il est venu du ciel, par le cri d'un busard.

La daine a levé la tête. Aux aguets, elle a vu l'ombre au pied du rocher, et d'un coup son immobilité est devenue rafale, tempête, ouragan de fuite... Elle est partie d'abord vers le troupeau, longs sauts en hauteur pour choisir sa voie, puis plus bas pour dissimuler sa course et obliquer vers le rio, vers les quelques buissons qui pourraient la soustraire aux regards, derrière elle un orage la talonne, bruit roulant de quatre lourds sabots ferrés, mottes arrachées, terre en pluie, saut à droite, le buisson fait écran, saut à gauche, l'orage a perdu le fil ! Tout droit vers l'arbuste, puis saut à droite encore, et course basse vers la berge qu'elle devine à une imperceptible humidité. Saut à droite encore, pour éviter la boue glissante ou traîtresse, l'orage des sabots ferrés revient, moins proche, mais plus patient, plus prompt à la retrouver... Le rio n'est pas un abri, il la bloque sur la moitié de la plaine, alors elle saute vers le talus opposé, glisse à peine, accroche ses antérieurs, retrouve l'herbe, à gauche, saut, saut, course basse, où est l'orage ? Il a perdu le fil encore une fois, course basse, à gauche, course basse... L'orage est revenu. Tout est à refaire.

Pablo retient le cheval, il ne doit pas se fatiguer trop vite, il a déjà dansé sur les pieds de la daine comme un faucon de chasse, et maintenant, il doit prendre de la distance pour pouvoir durer et attendre la fatigue de leur proie. Elle a franchi le rio et s'éloigne en tenant le vent à sa gauche, la daine a pris une allure moins vive, elle sait aussi que la fatigue sera la clef de la poursuite, Pablo relance Danzarin, un peu sur la droite pour forcer la fuyarde à remonter le vent, pour l'assourdir dans les rafales, la désorienter et l'empêcher de bien connaître sa vitesse. Le criollo se rapproche, il a forcé l'allure, il sait que le vent va l'aider, cette fois, il force à droite, elle s'échappe, il recommence, elle esquive et prend le vent dans les naseaux, encore une fois, c'est maintenant, il sent la main de l'homme se déplacer, encore à droite, doucement, à la même vitesse maintenant, le pas sûr, l'œil sur les touffes les plus hautes, là où se cachent les mottes qui dévient le sabot, la main de l'homme a saisi la *boleadora*, bientôt la fugitive ne pourra plus courir, les pattes prises dans la cordelette de cuir lestée de plomb. Elle n'entend plus les sabots, le vent emporte les bruits loin derrière elle. Danzarin entend siffler les lanières, il abaisse le cou et couche les oreilles, en redoublant d'adresse. Il est temps, son cœur cogne, tout devient rouge. La proie tombe, il saute à droite et revient au pas pour le dernier acte...

Pablo met pied à terre et s'approche de la daine. Elle est couchée sur le flanc, elle respire fort, affolée mais impuissante. La *boleadora* lui a emprisonné trois pattes.

Elle a glissé dans l'herbe, longtemps, sans comprendre.

Elle voit l'homme approcher, lentement, sans comprendre.

Il s'agenouille près d'elle et tire le long couteau de sa ceinture.

La daine le regarde toujours, elle respire encore fort, mais calmement, elle ne se débat pas. Elle ne fixe pas la lame du couteau, elle contemple l'homme. Derrière la silhouette étrange le ciel lui parle, il la console, les

nuages courent, filent, se poursuivent ainsi que le fait la harde au printemps... Comme elle a couru, comme elle l'a aimé, comme elle l'a vécu ce printemps...

Pablo examine la captive, elle est jeune, elle est belle, il voit ses mamelles gonflées, elle porte un petit depuis peu, peut-être même deux, cela arrive quand le printemps est chaud.

La daine le dévisage, son regard est sans crainte, doux et serein. Pablo avait déjà vu cette expression, cette sérénité face au destin, il y a quelques années. Il revit la longue veille près du téléphone, dans la petite salle bruyante du présomptueux « *Gran hostel* », le sursaut à chaque sonnerie, et enfin l'appel de l'infirmière de service. Incapable de trouver les mots, elle bafouille, se tait et soudain pleure, délivrée du silence par le rire incongru d'un enfant près d'elle. Mais Pablo a compris, Alejandra a perdu le bébé, à son âge... L'infirmière sanglote, elle demande pardon parce qu'elle ne trouve pas les mots. Il y avait deux bébés. Deux petits anges pour le paradis, ça ne compte pas le baptême, pour un petit ange...

* * *

En arrivant au village, il voit la silhouette d'Alejandra près de la maison là-bas, elle lève le bras pour s'abriter les yeux et le regarder. Comme elle est belle et comme il a eu raison.

Le repas de *navideñas* sera frugal, mais l'amour y est pour quelque chose.

— Hé Pablo ! Pablo, regarde !

C'est un journalier de l'estancia voisine, il a un vieux pick-up Pontiac et il vient de Trujillo, là où Lucia et les deux garçons travaillent. Pablo pense

un instant à sa famille, la jeune vétérinaire, l'instituteur et le mécanicien. Et là-bas, leur mère et l'ombre de deux enfants qui n'ont pas vécu.

— Les *federales* sont venus chez ta fille et ils te font donner ça.

Il lui tend une pochette transparente scellée qui contient un long collier de plastique rouge.

— C'est le collier pour le puma, vous pourrez le tuer légalement s'il revient pendant cet été, jusqu'au 19 mars.

Pour une fois que les *federales* font ce qu'il faut...

— Merci, Francisco, tu diras à ton patron que nous veillons.

— Pablo, ta fille a dit qu'elle serait là pour le repas de *navideñas*, et tes deux fils aussi, et le patron a un cadeau pour vous. Dans la voiture, viens.

À l'arrière du pick-up il y a deux moutons morts.

— Voilà, c'est ce damné puma qui est venu. Ce démon les a juste tués et il est reparti, ce matin quand il faisait déjà jour !

Pablo regarde le collier, une chose est certaine, ce puma pourra courir et chasser autant qu'il le voudra.

Montenois, lundi 13 décembre.

Opération Pop-corn

C'est forcément là.

La souche, même dans le pinceau étroit de ma frontale, a bien cette même découpe, le dernier coup de tronçonneuse, le trait de chute en biais, sans épaulement, et les fibres près du cœur, au débouché de la charnière, dressées comme un modèle réduit de Downtown Dubaï.

Ce bûcheron a un style particulier, c'est ce que je m'étais dit ce matin, en trouvant l'enveloppe à mon nom coincée entre deux aiguilles de bois. Ça doit être ici.

Pourtant il n'y a rien, pas de traces, plus d'empilement de feuilles mortes, plus de bourrelets de vieille neige sale, comme si le soir avait reçu un coup de chaud soudain. Je dois m'approcher, mais j'hésite à piétiner l'endroit. Si par hasard la lumière artificielle trompait ma mémoire ? Après le dernier lampadaire, j'ai bien suivi le chemin, plus clair que les champs, mais en entrant dans le bosquet des Méchottes je n'ai pas allumé, car, depuis la Curtine, on aurait pu voir ma lampe. Un nuage a caché le quartier de lune, c'est là que j'ai bifurqué, j'ai manqué la croix monolithe enfouie dans les ronces. Je suis parti à gauche en suivant la mauvaise clôture.

Je dois remonter, suivre la pente en longeant le bord de la sapinière, et quand j'arriverai aux restes du fossé qui délimite les communes...

Je pense que c'est là.

En tout cas c'est une souche du même bûcheron. J'arrive par le bas cette fois, dans le noir, mais il y a le bourrelet de neige et...

La voix me fait sursauter.

— On dirait le machin d'Abou Dabi, la truc-chose Khalifa, pas vrai ?

— Bordel ! Vous...

— Vous quoi ? On a rendez-vous ici, ça vous surprend que je soye à l'heure de mon côté ?

Il s'avance dans le faisceau de ma lampe. Grand, carré, grisonnant, un vieux tout ce qu'il y a de standard, on dirait moi, mais avec un détail en plus, ou plutôt une attitude, une façon de se déplacer... c'est un loup sur sa steppe, un Mohican dans sa forêt, un commando derrière les lignes ennemies. La lumière ne le fait pas ciller, il me jauge. À moi de répondre, de résoudre le mystère de cette rencontre.

— C'est à Dubaï, la Burj Khalifa, et ça n'existe pas le verbe *soyer*.

— Quoi ?

— Vous avez dit « que je soye ».

Il se marre silencieusement, comme à la bonne blague d'un pote, mais ses yeux ne participent pas à ce rire. Étrange. Est-ce bien lui qui a laissé la lettre sur la souche ce matin ? Je m'attendais à un érudit, à un savant, même à l'ancienne mode, genre Cosinus ou Tournesol, et je me retrouve face à... Hannibal Smith, au cigare près.

— Okay, prof. Voilà votre paquet. J'ai d'autres livraisons cette nuit, ne vous perdez pas en rentrant chez vous et... attendez, pardon, faut que je prenne une photo. Montrez bien le... l'étiquette, là.

Je m'exécute machinalement, l'étiquette ne comporte que trois mots superposés, dans un alphabet qui m'évoque le sanscrit ou le birman. Je relève la tête pour demander si c'est dans le bon sens, le flash m'éblouit, j'en reçois aussitôt un deuxième, plus fort à ce qu'il me semble.

— Hé ! C'est quoi votre appareil ? Je ne vois plus rien !

— Attendez une minute et ça reviendra.

— J'aimerais bien quelques explica...

Je parle dans le vide, le type est parti en silence et en vitesse sur le sentier qui rejoint le chemin de la combe Lamont, direction Arcey probablement. Ma cécité temporaire augmente mon acuité auditive. Un oiseau se perche au-dessus de moi, branche, feuillage. Un bruit de glissement suivi d'un choc sourd, c'est mon homme dont le pied vient d'achopper sur l'affleurement de pierre lisse, à mi-pente, et qui s'est rattrapé de l'autre pied... Il va vite, il a peut-être un de ces trucs de vision nocturne, ça me semble être le genre... un bruit de moteur qui s'éloigne, il part livrer ailleurs.

Là-haut, derrière moi, le quartier de lune se faufile entre les nuages, puis disparaît de nouveau. Le paquet est lourd, mais ses dimensions permettent de le porter facilement. Je m'approche du village et des lampadaires, j'entends les clarines des vaches de la ferme Jeannerey, dans les pâtures de la colline d'en face, un chien signale mon passage. Je me compose une démarche ferme, droite, légitime, au cas où une commère serait encore en service.

Il y a une lumière dans le salon, je sais que je ne l'ai pas oubliée, donc Valérie est réveillée. Mieux, elle est descendue au rez-de-chaussée, malgré les atteintes de sa glycogénose musculaire de type II. Je me remémore ses

rigolades quand elle a appris qu'elle avait la maladie de Pompe. Et la suite, les premières atteintes sévères, qui nous faisaient encore sourire lorsque nous apprenions le nom compliqué par cœur. Ce soir, bien sûr, comptant sur son sommeil, j'avais tout laissé sur la table basse, sauf le feuillet décrivant le rendez-vous. Si...

Non, comme. Comme elle a lu la lettre, elle en sait autant que moi. Nous ouvrirons donc le paquet ensemble. J'aurais voulu l'éviter, mais après tout, ce qui va arriver peut se vivre à deux.

* * *

— Donc, tu as lu la lettre ?

— Au moins sept fois. Le feuillet joint en dit plus ?

— Non, le lieu et l'heure du rendez-vous, c'est tout. J'ai vu le type, brièvement. Le livreur. Il me ressemble, mais il a plus le genre militaire en retraite. Je ne sais pas trop quoi penser. Pourquoi ce truc n'est pas livré par transporteur, tout bêtement ?

J'ai posé le paquet sur la table basse, entre nous deux. Elle a louché sur l'étiquette et ses lettres biscornues. Je lui ai tendu le feuillet. Elle l'a parcouru puis reposé.

— Attends, ça m'a l'air sérieux. C'est une blague de tes copains ?

De mes copains ? Mais au fait...

— Ou des tiens ?

Elle réfléchit. Elle sait comme moi qu'il y a une éternité ou deux que les copains, de chaque côté, se sont éparpillés, en distance, en mode de vie ou en partage suite à divorce. La plus sophistiquée des dernières machinations avait été un invité-surprise au restaurant. Elle me regarde avec insistance.

— Attends. Attends. C'est toi qui as été sélectionné, la lettre dit « avec soin », pour être un « relais », alors dis-moi, c'est quoi la *glace-9* ?

— L'invention d'un écrivain de SF. Dans les années soixante. Un truc imaginé, tout bête, qui provoque la fin du monde.

— De la SF ?

— Oui. Un scientifique trouve comment l'eau peut geler aux environs de 50 degrés. Le monde entier gèle. Mais ce n'est...

— Attends. Attends. C'est ça qu'il y a dans ce paquet ? Et dans des centaines d'autres, si j'ai bien lu ? Non, des centaines de centaines de par le monde, c'est écrit là.

Elle pointe du doigt le passage de la lettre où l'auteur parle des centaines de livreurs qui ont eux-mêmes recruté d'autres livreurs qui ont...

— Attends, attends. Tu crois que c'est sérieux, que ça peut exister ? Un scientifique qui recrute des gens... depuis 1990, tu te rends compte, il doit y en avoir... Et maintenant, il a fabriqué la *glace-9*.

— Non, la *glace-9* ne peut pas exister, l'écrivain a soumis l'idée à un cristallographe, qui l'a analysée et rejetée. C'est autre chose. Moi j'y crois. Je crois que c'est sérieux. Il parle aussi du Japon, à ceci près que...

— Tu as vérifié ?

— Oui, seulement il se trouve que cette région est coutumière du fait.

[Commandez en cliquant sur ce lien](#)

